

Alan MUGRIDGE, *Copying Early Christian Texts: A Study of Scribal Practice*

Tübingen, Mohr Siebeck (« Wissenschaftliche Untersuchungen zum Neuen Testament », 362), 2016

Jérémy Delmulle



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rhr/11018>

DOI : 10.4000/rhr.11018

ISSN : 2105-2573

Éditeur

Armand Colin

Édition imprimée

Date de publication : 1 mars 2021

Pagination : 134-137

ISBN : 978-2-200-93375-3

ISSN : 0035-1423

Référence électronique

Jérémy Delmulle, « Alan MUGRIDGE, *Copying Early Christian Texts: A Study of Scribal Practice* », *Revue de l'histoire des religions* [En ligne], 1 | 2021, mis en ligne le 19 mars 2021, consulté le 28 mars 2021. URL : <http://journals.openedition.org/rhr/11018> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rhr.11018>

Ce document a été généré automatiquement le 28 mars 2021.

Tous droits réservés

Alan MUGRIDGE, *Copying Early Christian Texts: A Study of Scribal Practice*

Tübingen, Mohr Siebeck (« Wissenschaftliche Untersuchungen zum Neuen Testament », 362), 2016

Jérémy Delmulle

RÉFÉRENCE

Alan MUGRIDGE, *Copying Early Christian Texts: A Study of Scribal Practice*, Tübingen, Mohr Siebeck (« Wissenschaftliche Untersuchungen zum Neuen Testament », 362), 2016, 24 cm, XX-558 p., 159 €, ISBN : 978-3-16-154688-4.

- 1 L'objectif de ce livre est de vérifier l'idée généralement admise que les chrétiens des premiers siècles ont recouru, pour la diffusion de leurs textes – comprendre : les textes scripturaires, apocryphes, patristiques, liturgiques –, à des copies privées, des productions maison réalisées par des chrétiens qui, s'improvisant copistes, manquaient du savoir-faire des scribes professionnels (cf. p. 1 et 144). Les sources littéraires faisant largement défaut pour la période antérieure au milieu du IV^e siècle, l'auteur aborde cette question par le biais d'une étude de codicologie et de paléographie quantitative, fondée sur un vaste corpus de « papyri chrétiens » datables des quatre premiers siècles. Les résultats de cette enquête sont exposés dans une claire synthèse, complétée par un catalogue de ces papyri et étayée par de nombreux tableaux statistiques rassemblés en fin de volume.
- 2 Pour mener à bien son enquête, l'auteur a sélectionné un ensemble de 447 papyri – *lato sensu*, on le verra – que leur contenu permet de définir comme « chrétiens » (voir le classement p.3 et 5 et les pièces exclues du corpus aux p.411-413), ainsi qu'un échantillon comparatif de 101 papyri transmettant des textes non-chrétiens (amulettes, textes magiques, hébreux ou scolaires). La plupart sont porteurs de textes écrits en

grec, parfois en copte, rarement dans d'autres langues (syriaque, latin) ; leur datation, approximative, s'étend du I^{er} au IV^e siècle ; l'extrême majorité provient d'Égypte (524, dont 145 d'Oxyrhynque), et quelques-uns seulement de Palestine, du Mont Sinaï ou d'ailleurs. Une des spécificités de cette étude, qui n'est tout au plus qu'un problème terminologique, réside dans l'acception peu ordinaire réservée au nom « papyrus » : comme il le signale sans s'en expliquer, l'auteur étend généreusement l'étiquette « papyrus » à des « textes (*sic*) écrits sur papyrus, sur parchemin et sur tablettes de bois, mais non sur des surfaces “dures” comme les *ostraca*, les tablettes de plomb ou la pierre » (p. 8), contre l'usage des papyrologues. On ne s'étonnera donc pas de trouver dans le « Catalogue des *papyri* » qui occupe la majeure partie de l'ouvrage plus d'une centaine de fragments (20 % du corpus !) provenant de manuscrits sur parchemin et une dizaine de tablettes de bois ou de cire...

- 3 La synthèse qui ouvre le volume (p. 1-154) réunit les observations faites sur le corpus examiné au sujet de cinq caractéristiques, matérielles et intellectuelles : les *papyri* et leur copie (chap. 1) ; leur contenu, leur matériau, leur forme et leurs dimensions (chap. 2) ; leur mise en page (chap. 3) ; les aides à la lecture (chap. 4) ; l'écriture proprement dite (chap. 5). Le premier chapitre, qui justifie la délimitation du corpus, tente aussi de caractériser les différents types de scribes susceptibles d'avoir participé à la copie des *papyri* examinés ; l'auteur distingue ainsi trois catégories de scribes, hiérarchisées en fonction de leur niveau de « professionnalisme » : des « écrivains occasionnels », non professionnels (cat. 3), et des « scribes professionnels » plus ou moins expérimentés, présentant pour les uns une simple main « de secrétaire » (cat. 2), et pour les autres une main « calligraphique » (cat. 1). C'est à l'aune de cette catégorisation (qui n'est toutefois pas aussi rigide : chaque catégorie comporte une échelle de nuances) que sont envisagées les caractéristiques des objets du corpus. Un premier examen, centré sur les types de textes transcrits (chap. 1), tend à montrer que les copies sont presque toujours dues à des scribes professionnels – et aux plus qualifiés, s'agissant des copies des textes vétero- et néotestamentaires –, à l'exception notable de trois types de textes : les amulettes, les textes de magie et les textes scolaires, ainsi que les textes liturgiques. Il ressort également d'un examen essentiellement matériel (chap. 2) que les *papyri* présentant plus d'une langue, ceux qui sont de meilleure qualité ainsi que les petits *codices* de parchemin sont également ceux qui sortent des mains des scribes les plus habiles, à l'inverse des *codices* de papyrus, qui présentent surtout des mains non expérimentées. L'analyse de la mise en page (chap. 3) donne lieu à des résultats comparables : il semble y avoir une corrélation entre l'agencement des marges (au sens large), dans les rouleaux comme dans les *codices*, et le niveau de professionnalisme des scribes. D'autres caractéristiques davantage textuelles, qu'elles soient purement paléographiques (taille des lettres et des espaces interlinéaires, changements de main) ou liées à la copie (signes critiques, corrections, décoration, abréviations), apportent aussi d'intéressants indices : les scribes plus qualifiés se reconnaissent à la régularité de leur écriture et de leur copie, à leur usage des signes critiques et des corrections, à la rareté de leurs erreurs (chap. 5). Seuls les procédés d'aide à la lecture (pagination, titres, ponctuation : chap. 4) semblent être d'un usage indifférencié entre les scribes professionnels et les autres, tout comme entre les *papyri* chrétiens et les autres.
- 4 La partie la plus substantielle du volume est constituée, on l'a dit, par le catalogue de tous les *papyri* formant le corpus d'étude (p. 155-410). Numérotés de 1 à 548, les *papyri* sont classés *grosso modo* selon leur contenu ou leur appartenance à un genre, en douze

groupes (siglés de A à L dans le tableau sommaire donné dans la table des sigles en tête du volume, p. xvii-xviii, à laquelle le lecteur est obligé de se rapporter) : Ancien Testament (A), Nouveau Testament (B), textes apocryphes (C), patristiques (D), hagiographiques (E), liturgiques (F), amulettes (G), textes magiques (H), gnostiques et manichéens (I), non identifiés (J), juifs (K1 pour l'Ancien Testament, K2 pour le reste), scolaires (L). L'ordre suivi à l'intérieur de ces groupes est variable : ordre des livres bibliques pour A, B et K1, ordre alphabétique du nom de l'auteur pour D, etc. Un même schéma de rédaction facilite, en tout cas, la lecture des notices : lieu et époque supposés de production, édition de référence, brève indication de contenu, éléments de bibliographie, coordonnées des reproductions disponibles, le tout d'après les publications les plus récentes ; enfin, description, plus originale, de la main du scribe auteur de la copie et justifiant sa localisation dans l'une ou l'autre des catégories mentionnées plus haut.

- 5 À l'issue d'un patient dépouillement et d'un exposé de plusieurs séries d'analyses dont il faut louer la clarté, l'auteur rassemble dans son chap. 6 les conclusions les plus saillantes de son étude. La grande majorité des « *papyri chrétiens* » (88 %, en omettant les *papyri* liturgiques) ont été copiés par des scribes expérimentés, travaillant indépendamment sans l'aide de collaborateurs, et ce sans nette évolution sur la période étudiée. En battant en brèche une idée longtemps admise, cette conclusion lève aussi le doute sur plusieurs questions importantes : les textes chrétiens ne présentaient, en réalité, du point de vue de leur production, aucune spécificité et leur copie pouvait donc être confiée à un professionnel comme tout autre type de texte ; les copies antiques de textes chrétiens, à l'origine de nombreuses traditions textuelles, étaient probablement moins corrompues qu'on ne l'a parfois supposé ; c'est un anachronisme, enfin, de parler de *scriptoria* chrétiens avant le IV^e siècle.
- 6 Il y a dans le livre du Révérend Mugridge quantité d'informations qui, si elles ne sont pas toutes neuves, ont l'avantage d'être commodément rassemblées et mises à jour, et les conclusions auxquelles aboutit l'enquête susciteront l'intérêt des papyrologues, mais aussi des philologues et des historiens de l'écrit. Mais sans doute convient-il de traiter avec circonspection certaines hypothèses ou systématisations un peu abusives. Car toute suggestive qu'elle est, l'étude n'est pas sans présenter certaines limites, que l'auteur d'ailleurs ne se cache pas (p. 150-151) : notre ignorance de la représentativité du matériel subsistant (et conservé parfois si fragmentairement que certaines pièces ne présentant pas les caractéristiques attendues sont finalement écartées comme inexploitable : cf. p. 145-146) et la relative porosité des trois catégories de scribes sur lesquelles l'auteur fait reposer son analyse. Le problème majeur du volume me semble justement résider dans l'établissement conjoint du corpus et de ces catégories, et dans les raisonnements circulaires qu'il risque de produire. Certains classements peuvent aussi fausser l'analyse : on trouve parmi les « *papyri chrétiens* » des fragments des œuvres de Philon (n° 349-351), d'ailleurs répertoriés dans l'index sous la catégorie « Other texts » ; il paraît bien difficile de savoir si tels petits fragments égyptiens de la Septante (n° 530-533.536) sont des « textes juifs » plutôt que des « *papyri chrétiens* » ; la Prière de Jacob du papyrus de Berlin (n° 541), elle aussi reléguée dans l'« échantillon témoin », est pourtant considérée au nombre des textes gnostiques et manichéens dans l'index.

AUTEURS

JÉRÉMY DELMULLE

Institut de Recherche et d'Histoire des Textes, Aubervilliers.